DE LA MÉTHODE EN MÉDECINE.

N° ~~17~~. 16

THÈSE

Présentée à la Faculté de Médecine de Montpellier, et publiquement soutenue le 30 Avril 1841 ;

PAR

JULES MICHEL-FRANQUÉLY,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

MONTPELLIER,
FRÉDÉRIC GELLY, IMPRIMEUR,
RUE ARC-D'ARÈNES, 1.

1841.

A MONSIEUR

LE PROFESSEUR **RIBES.**

Son disciple reconnaissant,

JULES MICHEL-FRANQUÉLY.

A MON PÈRE,

A MA MÈRE,

A MES FRÈRES ET SŒURS,

A MES AMIS,

A mon Oncle, J. MICHEL,

Pharmacien à Paris.

JULES MICHEL-FRANQUÉLY.



DE LA MÉTHODE

EN MÉDECINE.

INTRODUCTION.

Quand on dit que chaque partie de l'univers est vivante, on fait du mot *vie* le synonyme d'activité.

Or, l'activité universelle est une de ces belles vérités devant lesquelles je comprends aussi peu les indifférents que les adversaires.

Ce n'est pas que l'opinion contraire n'ait eu d'illustres partisans, et j'ai entendu citer M. de Laplace, par exemple, comme l'apôtre de l'inertie de la matière. *Un point en repos*, a-t-il dit, *ne peut se donner aucun mouvement, puisqu'il ne renferme pas en soi de raison pour se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre.* Mais cette impuissance de la molécule à se mouvoir tient à son état d'isolement; et si au lieu de raisonner sur un point ou sur une molécule, on examine le cas où deux molécules seraient en présence, on voit alors

qu'elles peuvent se mouvoir par elles-mêmes. L'activité de la matière suppose deux corps. Exemple : une molécule de soufre et une molécule de plomb se meuvent l'une vers l'autre pour se combiner.

Pour être juste envers M. de Laplace, je dois ajouter que sa proposition ne renferme pas l'idée d'inertie de la matière qu'on a bien voulu lui prêter, et qu'en refusant la propriété de se mouvoir à un point matériel isolé dans l'espace, il ne l'eût probablement pas refusé à deux points en présence. Je dois ajouter que c'est par pure abstraction que les mécaniciens considèrent les forces indépendamment des corps qui en sont doués, et que ce n'est pas plus une raison de croire à l'inertie de la matière, que c'en serait une de donner une existence indépendante à la longueur ou à la largeur, parce que les mathématiciens ont considéré abstractivement ces propriétés des corps.

La marquise du Châtelet ne croit pas à la possibilité de la mécanique avec l'activité de la matière.

Son doute serait légitime, si les atômes étaient susceptibles de grands mouvements ; mais les mouvements atomiques sont du ressort de la chimie et non de la mécanique ; et ceux-ci ne nuisent pas plus au mouvement d'une machine, que les mouvements volontaires des promeneurs sur un bateau ne nuisent à la marche de celui-ci. Si je veux que la matière soit active, je veux que son activité ait des bornes et des degrés ; l'activité du potassium ne peut pas être celle

de l'homme, et personne n'est assez fou pour le soutenir. Mais je ne sache pas un savant qui renie Bâcon, et un baconien qui, voyant le soufre marcher vers le plomb pour se combiner, se permette de déduire de ce fait d'activité l'inertie de la matière.

Si des corps inférieurs nous nous élevons aux végétaux et aux animaux, l'activité du monde extérieur à leur égard est manifeste. Qui ne sait l'influence du climat, ou plus généralement du milieu sur l'économie? Je sais qu'on a exagéré quelquefois cette influence, mais dans de justes limites; il faut bien la reconnaître, et elle a sa raison d'être aussi bien que les tempéraments. Enfin, on l'a dit avec raison, l'homme et son milieu sont les deux éléments d'une pile voltaïque: ce n'est ni le cuivre ni le zinc qui produit l'électricité, mais ces deux éléments en tout qu'associés.

Ce préjugé, qui consiste à donner l'activité à une chose au détriment de toutes les autres, a fait des organes du corps humain une masse passive, mue par je ne sais quel être immatériel, tandis qu'il est conforme aux faits de voir la vie résidant dans chaque partie de l'être organisé. La physiologie comparée fournit à cette opinion des preuves que je regarde comme certaines. Un polype qu'on coupe à morceaux, fournit autant d'autres polypes qu'on a fait de différentes sections; les tronçons du serpent continuent à vivre quelque temps, et la vie chez un canard peut

se prolonger lors qu'il n'a plus de tête. On voit chez l'homme les différentes parties qui le composent mourir les unes après les autres, et les intestins conservent leurs mouvements péristaltiques quand le mouvement a cessé dans les autres organes. Ces faits prouvent que chaque organe a sa vie propre, et que c'est de la réunion de ces différentes vies que résulte la vie générale.

Parmi ceux-là même qui font résider la vie dans les organes, il en est qui n'admettent qu'un organe ou qu'un seul système d'organe doué de la puissance vitale. Ainsi, on a vu des solidistes qui refusaient la vie au sang, et des humoristes qui ne l'accordaient qu'aux liquides. D'autres voyaient tout dans le système nerveux, d'autres dans le système sanguin, sans faire attention que si le cœur a besoin pour se contracter de l'influence nerveuse, l'action du cerveau est à son tour dépendante du sang que le cœur lui envoie. Cette vérité physiologique a une conséquence en pathologie, c'est qu'un dérangement dans un de ces trois grands systèmes, l'abdomen, le cœur et la tête doit entraîner un dérangement dans les deux autres.

De ce qui précède, il résulte que chercher *la cause* d'un phénomène physiologique ou pathologique, présente beaucoup de difficulté dans l'état actuel de la science. La cause des sécrétions, par exemple, qu'on chercherait dans l'organe sécréteur, réside aussi dans

le liquide destiné à fournir les matériaux des sécrétions, et dans l'influence nerveuse sur l'organe et sur le liquide. Il est donc plus rationnel de négliger la cause pour rechercher l'ensemble de circonstances nécessaires à la production de la fonction.

Ce que je dis pour la physiologie, s'applique encore à la pathologie; ainsi dans une hémorrhagie, il faut tenir compte de l'état de l'organe, de celui du sang et souvent aussi de l'influence nerveuse: mais je reviendrai sur ces choses dans le cours de cette Dissertation.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA MÉTHODE EN PHYSIOLOGIE.

Barthez est le premier qui ait fait à la médecine une application exacte de la méthode de Bâcon, et ce que Newton a fait pour la physique, il l'a réalisé dans la science de l'homme; toutefois, le résultat a été loin d'être aussi avantageux pour celle-ci qu'il le fut pour la physique et pour l'astronomie; mais ceci tient à la difficulté de notre science, et cette difficulté a sa source unique, ou tout au moins une de ses sources dans la complication des êtres dont elle s'occupe.

Voyons quelles durent être les raisons qui déterminèrent Barthez à entreprendre sa réforme, et exami-

nons, afin de les découvrir, l'état de la science avant lui.

Le mécanicisme et l'animisme s'étaient tour-à-tour disputé la médecine ; la philosophie spiritualiste de Descarte, au moment où elle était en vogue, avait dû être importée dans une science qui n'avait pas encore un caractère propre, comme aussi les brillantes découvertes de la physique, et plus tard de la chimie parurent suffire à l'explication des phénomènes de la vie. Ces projets échouèrent : je ne puis pas entrer encore dans l'examen de ce qu'ils pouvaient faire ; je me borne à dire, pour la philosophie spiritualiste, qu'elle était toute hypothétique, et quand aux sciences physiques et chimiques, bien qu'elles avançâssent chaque jour, elles avaient un progrès immense à faire, et cette raison de leur imperfection suffit seule à faire comprendre le peu de succès que la physiologie en retira.

Cependant, le temps qu'on employait ainsi à chercher des causes était perdu pour l'observation des phénomènes de la vie ; je sais bien que si on parvenait à déterminer quelques actes physiquement ou chimiquement, on était en possession d'une vérité ; mais qu'était-ce? un acte pour l'organisation qui en a tant. Cette explication complète des phénomènes de la vie, par la physique ou la chimie, en supposant qu'on y parvienne jamais, n'exigerait rien moins que la connaissance entière des êtres du règne minéral. Or,

c'est un travail que les siècles peut-être n'achèveront pas, et cependant c'était dans cette attente que la physiologie mécanicienne se reposait ou s'amusait à essayer de mesquines théories, dont on ne peut assez dire l'incomplet.

Quelques hommes supérieurs, tels que Sauvages et Bordeu, avaient bien tenté de ramener à l'observation des phénomènes mêmes de la vie; mais ils n'y parvinrent qu'incomplètement, et Barthez eut encore beaucoup à faire; d'ailleurs, ce qu'ils voulaient étaient des hypothèses basées sur les faits. Barthez voulait plus encore, l'abolition de l'hypothèse.

Les théories, quelque mauvaise qu'on les fasse, n'ôtent pas aux faits leur langage persuasif, pour se faire entendre au moins de quelques-uns. C'est à ces violations forcées des principes irrationnels, que Sauvages avait dû des observations, pour construire son système, et Barthez sut aussi en tirer parti, ainsi que des faits, que Sauvages lui transmit.

Barthez établit qu'on ne saurait connaître l'essence des choses ou tout au moins que dans l'état actuel de la science, nous ne la connaissons pas. Or, la recherche des causes étant bannie, il s'occupe de classer les fonctions d'après leur plus grande analogie; puis, il est convenu d'appeler *principe vital* la cause inconnue qui produit ces phénomènes qui ont entre eux de l'analogie; il a soin de faire remarquer qu'il ne veut attacher aucun sens au mot principe vital, qu'on pourra sans

inconvénient lui en substituer un autre, et que ce mot fait l'office des X ou des Y qu'on emploie dans les mathématiques. C'est une manière abrégée d'énoncer l'harmonie qui existe entre les diverses fonctions. Ce mot, qui semble indiquer un régulateur unique dans les fonctions du corps humain, est pleinement justifié par les faits d'harmonie qu'on y observe, et il ne dépasse pas les faits; l'auteur ayant grand soin de nous le donner comme une expression abrégée, comme un pur énoncé de ce phénomène.

Il y a dans les êtres vivants des choses qui, dans l'état actuel de la science, ne peuvent pas s'expliquer par la physique ou par la chimie. Or, pour ces actes là, j'aime mieux qu'on emploie une expression vague comme celle de principe vital, qui ne dit rien au fond, si ce n'est le phénomène, que d'employer une hypothèse physique comme serait, par exemple, l'électricité qui ne me rendrait pas compte du phénomène; car, en disant principe vital, il est convenu que j'exprime mon ignorance sur les causes, tandis qu'avec une hypothèse physique, j'affirme une chose qui est une erreur quand les faits la contrarient, et qui à son tour peut bien m'engager à contrarier les faits qui la gênent.

Mais aussi, il y a des actes dans les corps vivants que l'expérience nous donne comme soumis aux lois physiques. Telle est la direction des plantes selon la verticale, dont la cause est certainement la pesanteur,

puisqu'un mouvement de rotation imprimé à une plante qui germe, lui fait prendre la direction de la force centrifuge. Dans ce cas-là, il faut affirmer et non plus se retrancher derrière des négations, il ne faut plus décrire le phénomène au lieu de dire sa cause, car l'expérience nous y autorise, et d'ailleurs notre affirmation a d'heureuses conséquences pratiques.

Ainsi, j'entends le principe vital comme un signe exprimant l'ensemble des inconnues, du problême de la vie. Mais il est déjà de ces inconnues dont nous avons la valeur en termes physiques ou chimiques. Pourquoi toutes les inconnues ne se dégageraient-elles pas ? Quelle que soit mon opinion à cet égard, elle n'est pas de nature à être démontrée. C'est une question cependant qu'il importe de discuter, pour diriger ou écarter les recherches physico-physiologiques.

Quand les corps agissent, nous ne voyons que des effets, et l'essence des choses nous échappe. Ceci est vrai; pour les corps simples, ils s'attirent en vertu d'une force que nous ne saurions déterminer. Il nous faut ici confondre la cause avec le phénomène, et dire les corps sont attractifs de leur nature. Mais quand des corps composés agissent, nous devons rechercher comment ceux-ci sont composés par rapport aux corps simples, et les actes des corps simples qui les constituent, sont les causes des phénomènes du corps composé.

Or, si l'observation n'avait laissé découvrir dans le corps d'un animal qu'un assemblage de matière, dont l'arrangement seul lui serait particulier, la raison des phénomènes de la vie devrait être dans une complication de phénomènes physiques et chimiques.

Cette opinion est reconnue par Barthez, comme aussi probable que l'opinion contraire; mais il ne l'adopte pas dans l'horreur qu'il a pour les causes. Ailleurs, il s'est un peu laissé aller au spiritualisme, ce qui prouve que la recherche des causes est tant dans la nature de l'homme qui, si nous n'avons pas les véritables, nous voulons une hypothèse qui en ait l'air; car, Barthez n'est pas le seul; ainsi, tous ses partisans ont été ou spiritualistes ou matérialistes.

Voici un fragment de Barthez, qui vient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut :

« Un art divin peut faire que, dans un système de » matière, les mouvements automatiques de chaque » partie concourrent à la formation et à la réparation » du tout. »

Ainsi, je suis bien aise de constater que l'opinion que je défends a paru à Barthez aussi probable que la sienne. Ainsi, toute la question est de savoir si cette opinion n'est qu'aussi probable, et s'il est permis d'avoir une opinion sur ce sujet. Cette dernière question est résolue par l'impuissance où fut Barthez de n'en point avoir, et d'ailleurs, je crois

avoir déjà fait sentir l'utilité de ces recherches. Quand aux caractères de vérité de l'opinion matérialiste, je vais les établir au sujet d'un passage de Dumas, attaqué par Fréderic Bérard. « M. Dumas, dit Bérard, regarde toutes les propriétés que la matière organisée nous offre, telles que la vie, le sentiment et la pensée, comme attachées à cette matière, et une dépendance de sa nature essentielle, quoiqu'il soit incontestable, lorsqu'on ne sort point des faits, que nous ne connaissons la nature de la matière sous aucun rapport, et que nous ne pouvons point saisir le lien qui unit à elles les propriétés mortes et encore moins les propriétés de la vie et de la pensée. Ici, M. Dumas violait à sa manière le principe fondamental de la philosophie de Barthez. »

Cette conclusion de Bérard est-elle fondée? je ne le pense pas. Quel est, en effet, le but de la méthode de Barthez? Résumer les faits! Dumas a-t-il fait autre chose? Non, il a toujours vu un être matériel vivant, un être matériel pensant. Il a dit: l'être organisé d'une certaine manière, vit et pense de sa nature. Sans doute ceci n'est qu'une hypothèse, mais la question est de savoir s'il en existe une contraire, probable au même degré; elle est même si probable, que sans trop blesser la logique, on peut la regarder comme la vérité, si, en effet, on n'était pas en droit de dire que certaine matière organisée, vit et pense de sa nature; on ne pourrait pas dire non plus qu'un

médicament est médicament de sa nature, et un aliment aliment de sa nature. Cette réserve outrée, serait le septicisme absolu.

On ne peut pas combattre Dumas en lui disant : si vous admettez que la matière est attractive de sa nature, un autre viendra soutenir qu'elle ne l'est que parce qu'elle a, en elle, un être doué de la puissance d'attirer. Non, il faut voir seulement laquelle de ces deux expériences résume les faits, et qu'elle est celle qui les dépasse. Dumas est en droit de répondre : tout ce que j'ai vu vivre est matériel, tandis que son adversaire ne peut pas même dire : j'ai vu une fois la vie, là où il n'y avait pas de matière.

Dumas est donc dans l'observation ; sa manière de voir résume les faits, et tous les faits, il ne peut pas y avoir une opinion contraire à la sienne, parce qu'elle n'aurait pas un seul fait pour s'appuyer. Dumas est donc parfaitement dans la manière de philosopher de Bâcon, et je dirais même, qu'il n'est pas en opposition avec la méthode de Barthez, dont le but est d'éviter des discussions sur les causes, une opinion contraire étant impossible pour ceux qui embrasseraient la philosophie de Barthez, puisqu'ils reconnaîtraient en même temps le principe de Bâcon. Et quant à cette défense de rechercher les causes, je le répète encore, l'exemple de Barthez lui-même prouve qu'elle ne doit pas être prise au sérieux.

Les mécaniciens d'autrefois, qui bâtissaient un

système trop long à achever, ressemblaient à ceux qui, sans avoir une tente pour s'abriter, construiraient un palais d'un labour long, et dormiraient sans abri en attendant qu'il fût achevé ; ceux qui seraient exclusivement vitalistes, renonceraient à la possession d'un palais, contents de la tente qu'ils embelliraient chaque jour. Les plus raisonnables sont ceux qui se font un abri momentané, et qui cependant travaillent aussi à l'édifice majestueux de l'avenir, qui, sachant que ce travail sera long, perfectionnent en même temps le toit de leur repos momentané.

C'est dans ces derniers que je crois devoir me ranger ; je veux étudier l'homme dans les phénomènes vitaux qu'il présente, et voir les rapports de ces phénomènes entre eux. Ignorant qu'elle en est la cause, je me bornerai à les classer d'après l'analogie qu'ils me présenteront. Si je ne parviens pas à savoir le pourquoi, je saurai du moins le comment des phénomènes. Mais en même temps, je chercherai les forces physiques qui agissent dans les phénomènes vitaux, et que l'être vivant soit tout composé ou non de parties matérielles, j'aurai toujours à gagner à cette méthode du moment que les observations barthésiennes auront été associées aux investigations physiques et chimiques.

Je ferai ici ce que fait le chimiste, à qui la connaissance de l'oxigène et du mercure ne pourraient pas faire connaître les qualités de l'oxide de mercure, et

qui a besoin d'étudier le composé comme il a étudié ses éléments ; qui pourrait deviner la couleur rouge de ce corps, d'après la couleur des éléments qui le composent.

Les doctrines exclusivement physiques ou chimiques, ont induit, j'en conviens, les médecins à de graves erreurs ; mais est-ce à dire qu'associées avec l'observation directe des phénomènes vitaux, elles doivent nous tromper encore.

Non, rien ne justifie cette répugnance pour les sciences physiques. Volta vous a fait douter de la mort à la face des cadavres ; ne le traitez donc pas en Prométhée, car cette vie momentanée, vous n'avez pas même pu la donner, vous qui vous en réservez le monopole.

Le temps n'est plus de l'esclavage de la matière. Elle a cessé d'être vile du jour où Newton, debout sur ce monde qu'il ennoblissait, donnait à l'atôme une activité qu'on ne lui refusera plus.

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA MÉTHODE DANS LA MÉDECINE PRATIQUE.

« Jusqu'à Barthez, on n'avait envisagé les maladies que sous des points de vue plus ou moins rétrécis, quelquefois même purement hypothétiques et erronés, et c'était de ces notions incomplètes, arbitraires ou fausses, que l'on avait déduit les indications. Ainsi, les médecins s'étaient tous partagés en humoristes et en solidistes, en expectants ou en agissants, en métaphysiciens ou en matérialistes ; certains prenaient même des bases moins larges d'indication. Ils ne tenaient compte que de la constitution physique de la fibre, qu'ils supposaient lâche ou serrée; des troubles de la circulation qu'ils imaginaient embarrassée par des obstructions et des stases ; du dérangement des premières voies qu'ils croyaient surchargées de matières surabondantes ou putrides; de l'état dynamique des forces, dont ils n'admettaient que des lésions en plus ou en moins, etc. Tous n'étudiaient la nature qu'à travers le prisme trompeur d'une idée plus ou moins bornée, et ne considéraient les maladies que par un champ de vision très-étroit.

« Les esprits sages de tous les temps avaient senti les inconvénients et les graves dangers de cette ma-

nière de procéder, et n'avaient trouvé d'autres moyens pour les éviter que d'avoir recours à l'empyrisme ou à l'éclectisme ; mais l'empyrisme grossier et brut, si j'ose me servir de cette expression c'est-à-dire celui qui n'est soumis à aucune règle dogmatique, détruit presque toute médecine à force de restreindre son domaine. Il la décompose en la réduisant à ses matériaux primitifs, l'éclectisme n'est souvent qu'une association bizarre d'erreurs et de suppositions, dont les détails particuliers n'ont pas plus de valeur que leur ensemble général. »

Cet historique est emprunté à Frédéric Bérard. J'adopte les faits qu'il mentionne et le jugement qu'il en porte.

Le vitalisme cependant n'est pas à l'abri de ce reproche d'empyrisme ; il a dû l'encourir à son origine, mais il peut faire valoir qu'il n'a fait que passer dans l'empyrisme absolu, et que de jour en jour ce moyen, qui est une de ses méthodes, tend à devenir plus rationnel.

En effet, les sciences qui naissent sans tâtonnement, sont celles qui peuvent emprunter des données à des sciences différentes; mais quand on a proclamé que la médecine ne doit rien emprunter ailleurs, qu'elle a son caractère propre et bien différent de celui des autres, alors il faut que cette science ait son enfance, il faut qu'elle n'ait point de principes avant d'observer. Or, je vous demande ce qui reste à faire, si non à

essayer, et cela sans idées préconçues; or, c'est là ce qu'on appelle l'empyrisme.

Mais est-il possible d'observer ainsi sans idées antérieures à l'observation, je ne le pense pas; la chimie a vu la physique protéger son berceau; je sais que ce patronnage ne fut pas sans dangers pour elle, mais ça tient de la physique hypothétique d'alors. Si la chimie n'avait commencé qu'après Volta, la pile galvanique lui eût épargné un travail infructueux de plusieurs siècles ; mais la physique d'Aristote ne pouvait qu'être nuisible à la chimie, non pas en tant qu'importation étrangère, mais parce qu'elle était entâchée d'une foule d'erreurs. Or, la chimie n'eût pas son origine comme la physique d'alors dans une infructueuse quoique noble curiosité; son origine est toute pratique. Les alchimistes lui demandaient de l'or, d'où la nécessité pour eux de suivre ce qui se passe dans le creuset, et de substituer l'observation à l'hypothèse.

J'ai choisi à dessein cet exemple, pris dans la chimie, parce que c'est aussi une science pratique qui nous occupe en ce moment. La médecine doit, comme la chimie, demander des lumières aux autres sciences, mais elle ne doit rien accepter aveuglément ; elle a aussi dans sa pratique un moyen puissant de la mettre en garde contre les hypothèses erronées.

Mais laissant de côté ces emprunts que la médecine peut et doit faire à la physique et à la chimie, question que j'ai déjà soulevée dans la première partie de

cette thèse, je continue la preuve de cette proposition, que l'observation seule est incapable de créer une science; je prétends prouver, à part les faits, qu'il faut l'idée; je ne veux pas plaider ici la cause des théories, qui n'est attaquée par personne, mais je veux parler de ces hypothèses qui devancent les faits, et qu'on garde ou qu'on rejette selon qu'en décident les expériences.

Les sciences ont leur origine dans la curiosité ou dans le besoin : dans l'un ou l'autre cas, dans un désir tantôt primitif, tantôt consécutif. Ce désir nous pousse à expérimenter, mais l'expérience est difficile, les actes sont compliqués; de là nécessité de savoir distinguer les faits entre eux. C'est à notre raison que nous en appelons; mais ce n'est pas tout, nos sens tous seuls ont des illusions, comme seule notre raison en aurait; nous comparons donc les données de nos sens avec le type du vrai qui est en nous, et quand nos sens externes et le sens intime sont d'accord, nos chances de certitude augmentent comme nos moyens d'investigation.

Mais ce n'est pas tout encore, il ne faut pas seulement saisir les faits que le hasard nous présente, mais encore il faut les produire nous-mêmes; il faut forcer la nature à se révéler. Mais dans ce cas, observerons-nous toute chose ? Mais notre mémoire n'y suffirait pas. Ecrirons-nous ces observations ? Mais que de livres ! et qui se chargerait de les lire ? Il

nous faut faire des expériences, mais pas toutes les expériences posssibles ; il faut donc suivre une espèce de divination, car il y a quelque chose en nous qui sait les faits sans le secours de l'expérience, mais il les sait vaguement, et cet instinct ne peut nous dire que ceci : étudie cet acte, il peut t'apprendre quelque chose.

Ce qui précède a fixé je suppose la manière dont j'entends l'empyrisme : c'est le pis aller des méthodes, mais on ne saurait s'en passer. Il fournit les premières données à la médecine ; par son moyen, on a eu des faits, l'induction et la généralisation les ont transformé en principes ; or, que resterait-il à faire à la médecine, si elle avait érigé tous les faits particuliers en loi générale ? Elle serait arrivée à son apogée, et elle n'aurait plus qu'à déduire de ces lois générales les indications qui doivent la guider dans les faits particuliers de la pratique. Il est inutile de dire que nous ne sommes pas arrivés à ce degré de perfection, mais notre science a des principes, l'empyrisme ne doit plus être employé seul maintenant que nous pouvons faire mieux, mais il nous est encore utile pour aller à la recherche de nouveaux faits. Ceux que nous avons déjà, nous ont révélé trois méthodes : la *méthode naturelle*, la *méthode analytique* et la *méthode empyrique*.

MÉTHODE NATURELLE.

L'observation a démontré que des maladies étaient susceptibles de se guérir sans le secours de l'art. Les seules forces de la vie provoquent dans certaines affections bilieuses des éruptions à la peau ou des évacuations par les selles ; et ces éruptions ou évacuations critiques, terminent la maladie, en débarrassant l'économie des principes morbifiques qui la troublent. Un épistaxis, par exemple, a aussi guéri une fièvre inflammatoire.

Les mêmes cas de maladie se reproduisant, et souvent la crise qui pourrait les guérir se faisant difficilement, la marche du médecin est ici toute tracée, il doit faciliter la crise; dans ce but, il emploie les sudorifiques dans les affections catarrhales, etc.

MÉTHODE ANALYTIQUE.

J'ai hâte d'arriver à la doctrine des éléments; c'est le plus beau titre de gloire pour l'école de Montpellier.

L'observation a montré, dans des cas différents, l'efficacité de différents médicaments; le mercure a guéri la syphilis, la douleur cède à l'opium, le soufre guéri les affections psoriques, les antiphlogistiques guérissent les inflammations, des médicaments particuliers agissent aussi sur le systène nerveux, etc.

Or, c'est d'après ces faits que Barthez, fidèle à la méthode qu'il a introduite en physiologie, établit sa doctrine des éléments. Ce mot élément n'a pas un sens absolu ; Barthez n'entend pas dire que l'analyse ne puisse y découvrir une composition, il ne veut même pas qu'on donne d'autre sens à ce mot que celui d'expression abrégée des phénomènes.

Un élément en pathologie est une indication à remplir, et dans une maladie il y a autant d'éléments que d'indications majeures différentes. Je dis indications *majeures*, pour différencier les éléments des symptômes, distinction qui n'est pas toujours facile en pratique et qui, dans certains cas, n'est pas d'une grande utilité.

Dans d'autres cas, il est essentiel de bien déterminer ce qui est élément ou ce qui est symptôme, afin de ne pas se borner à un traitement palliatif; car en supposant que, dans une maladie élémentaire accompagnée d'inflammation, on reconnut comme symptômes et l'inflammation et l'élément, le traitement serait dirigé sur les deux prétendus symptômes, et sous ce rapport la pratique n'aurait pas à souffrir de la théorie; mais il ne serait pas indifférent de commencer à traiter l'élément et le symptôme, et voilà précisément ce qu'enseigne de plus la doctrine des éléments.

Or, cette méthode est toute pratique, puisque c'est de la pratique même qu'elle est déduite. Différents cas observés cèdent-ils au même médicament, il im-

porte que nous nous le rappelions : nous faisons donc une classe d'affections simples.

Les maladies se présentent à nous à l'état simple, à l'état composé et à l'état compliqué. Les premières sont les plus faciles à traiter : on leur administre un médicament approprié. On décompose les secondes en leurs éléments qu'on traite selon leur nature ; mais le cas le plus difficile est celui où des complications rendent non-seulement difficile le diagnostic, mais aussi le traitement; car il peut arriver de rencontrer dans la même maladie des indications tout-à-fait opposées, et qui se nuisent réciproquement. Dans ces cas difficiles, il faut sacrifier le moins au plus, et au risque d'aggraver un symptôme, combattre celui qui est le plus daugereux.

Barthez admet une troisième méthode, c'est la méthode empyrique. « Dans ces méthodes, dit Bérard, on s'attache directement à changer la forme entière de la maladie par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur utilité dans des cas analogues. Ces méthodes empyriques sont ou vaguement perturbatrices, ou imitatives des mouvements salataires que la nature affecte dans d'autres cas de la même maladie, ou administratives des spécifiques que l'expérience a fait connaître dans cette maladie. »

Je regrette que les circonstances me forcent à traiter aussi brièvement un sujet susceptible de tant de déve-

loppement. Je me résume donc en ajoutant un mot à ce que j'ai déjà dit; la question de l'anatomie pathologique est je crois jugée , on aurait tort de la proscrire comme aussi de ne jurer que par elle. La physiologie peut éclairer la médecine , comme la pathologie peut à son tour éclairer la physiologie ; mais l'observation clinique ne doit pas lui être sacrifiée, et la physique et la chimie promettent à la pathologie les moyens puissants dont elles ont comblé la thérapeutique. Mais, je le répète, il faut observer néanmoins le cadavre et le vivant à l'état physiologique et pathologique.

FIN.

QUESTIONS IMPOSÉES.

Sciences accessoires.

Donner la théorie de l'aimant par les courants galvaniques.

M. Ampère a fait des expériences qui tendent à prouver l'identité de l'aimant avec les courants galvaniques; il a pris un morceau de fer doux, et l'ayant entouré de fil de cuivre isolé par de la soie, lorsqu'il faisait communiquer les extrémités de ce fil avec les pôles d'une pile, le fer manifestait les propriétés d'un aimant naturel.

La théorie de l'aimant se rattache donc à celle des courants électriques. Mais comment se fait-il, dans celle-ci, que deux courants de fluide de nom contraire passent à côté l'un de l'autre sans se combiner? Ce fait attend encore une explication, car la force électromotrice n'est qu'un mot, et n'empêche pas que la théorie des courants électriques ne soit en contradiction avec celle de l'électricité que développe le frottement.

Quoique sur cette dernière électricité nous ayons des notions théoriques plus justes que sur le galvanisme et le magnétisme, bien des faits restent encore

non seulement inexpliqués, mais encore en contradiction avec la théorie. Ainsi, on établit que les fluides de nom contraire s'attirent, et cependant si on frotte deux corps susceptibles de s'électriser, l'un se charge d'électricité positive et l'autre d'électricité négative. Or, chacun de ces corps était à l'état naturel, et la théorie n'explique pas cette décomposition ; il y a plus, c'est que si on continue à frotter deux corps électrisés différemment, on met en présence deux électricités de nom contraire qui, d'après la théorie, devraient s'altérer, et qui cependant ne s'altèrent pas. Il serait à désirer que la théorie électrique de Simmer, si belle d'ailleurs, fut réformée sur ce point.

Anatomie et Physiologie.

Des différences sous le rapport de la mobilité et de la solidité des os du crâne aux diverses époques de la vie.

Les os du crâne se développent au milieu d'une couche cartilagineuse qui leur appartient en commun; or, moins l'ossification sera avancée, plus la mobilité des os qui compose cet organe sera grande. Chez le fœtus, les espaces inter-osseux de la voûte du crâne sont fort étendus, et cette disposition permet aux os de chevaucher l'un sur l'autre, pour diminuer le volume de la tête dans l'acte de l'accouchement.

Chez l'adulte, le crâne étant composé de parties osseuses non soudées entre elles, les chocs sont décomposés et le crâne est, jusqu'à un certain point, à l'abri des fractures, tandis que chez les vieillards, les différentes pièces du crâne tendent à se souder de plus en plus; aussi les coups sur le crâne et les chûtes sur cet organe, entraîneraient très-souvent des fractures chez les vieillards.

La solidité des os du crâne, pris individuellement, est plus grande chez l'adulte qu'elle n'est chez le fœtus, et la solidité du crâne en général est aussi plus grande chez l'adulte.

Cependant, l'élasticité des cartilages inter-osseux, qui sont à la voûte du crâne, protège le fœtus contre les chocs qui pourraient l'atteindre. D'ailleurs, chez celui-ci, la base du crâne est presque entièrement soudée et protège les organes importants de la masse encéphalique.

Sciences chirurgicales.

Quels sont les caractères et la marche des polypes sarcomateux.

Les polypes ont été divisés par quelques auteurs en deux espèces principales : les *vésiculeux* et les *sarcomateux*, selon qu'ils étaient mous ou durs ; d'autres

en ont fait cinq classes : les *vésiculeux*, les *sarcomateux*, les *granuleux*, les *fongueux* et enfin les *fibreux*.

Les polypes n'ont pas plusieurs pieds, comme leur nom l'indique ; ils n'adhèrent au corps sur lequel ils sont placés que par un pédicule, et Levret a fait observer que ce qui en avait imposé était des fausses membranes entourant leur pédicule, d'autres polypes moins volumineux ou des vaisseaux nourriciers de la tumeur.

On lit dans le Grand Dictionnaire des sciences médicales, article *polypes* : Les polypes ne viennent que sur les membranes muqueuses ; or, il faut bien se garder de confondre avec les polypes certaines concrétions sanguines qui se forment dans le cœur.

Et, plus loin, on lit cette autre phrase : On a observé des polypes sur la prétendue membrane muqueuse de l'utérus ; c'est une contradiction à ce qui a été dit plus haut, car, si le caractère des polypes est de ne naître que dans les cavités tapissées par des muqueuses, et si la membrane de l'utérus est une prétendue membrane muqueuse, il s'ensuit que les polypes de l'utérus ne seraient que de prétendus polypes ; mais comme ces derniers sont regardés comme de véritables polypes, il importe d'étendre la définition. D'ailleurs, je crois qu'on est assez porté aujourd'hui à regarder la membrane interne de l'utérus comme une muqueuse.

Les polypes sarcomateux se remarquent dans les

fosses nasales, aux gencives, à l'utérus, à son col et à la vessie. Ils donnent du pus ichoreux, après s'être ramollis et ulcérés. Ils ne se forment pas à la membrane muqueuse, mais s'étendent aux parties environnantes, telles que les cartilages et les os.

Ils diffèrent des vésiculeux, en ce que ceux-ci ne s'enflamment que très-difficilement, tandis que les sarcomateux sont très-sujets à l'inflammation; en ce que la consistance des uns est molle et utriculaire, qu'ils contiennent des liquides qui s'échappent quand on les déchire, tandis que les polypes sarcomateux sont charnus, plus résistants et qu'ils laissent écouler du sang. On a remarqué des artères dans leur texture

On les distingue des polypes granuleux qui ont leur siége dans l'utérus et dans la vessie par leur forme différente; ils sont granuleux et ressemblent assez bien aux végétations vénériennes, appelées *choux-fleurs;* ils se détachent facilement de la surface à laquelle ils tiennent; ils croissent lentement et occasionnent peu de douleur. Ils ont de commun avec les sarcomateux, une grande aptitude à la dégénérescence cancéreuse. Cette dégénérescence en avait imposé à certains médecins, et leur avait fait multiplier inutilement les espèces de polypes, en admettant un polype squirrheux et un polype cancéreux.

D'autres, au contraire, voyant ces différentes transformations, et généralisant plus que les faits ne le

permettaient, n'ont vu dans les cinq espèces de polypes que j'ai citées, qu'un même polype qui commençait par l'état mou, puis qui passait à l'état dur, qui plus tard dégénérait en squirrhe, et enfin en cancer. Leur opinion se basait sur un fait cité par MM. Lallemand et Cruvelhier, qui avaient vu un polype qui était mou à l'intérieur, et qui avait la consistance fibreuse à son centre; mais ce polype mixte ne prouve pas la transformation qu'ils veulent établir. D'ailleurs, le lieu sur lequel le pédicule est implanté, diffère selon la nature des polypes, et leur siège nous fait repousser cette opinion. En effet, les polypes fibreux des fosses nasales ne sont pas implantés sur la muqueuse, mais bien sur le tissu albuginé.

Les polypes fongueux diffèrent très-peu des polypes sarcomateux, ulcères, les membranes muqueuses sont leur siège.

Et enfin les polypes fibreux sont une hypertrophie du tissu albuginé; les polypes du nez présentent souvent le caractère de ces polypes que rarement on voit dégénérer. Ils ne donnent pas d'hémorrhagie, comme les polypes sarcomateux, mais ils désarticulent les os dans lesquels ils sont contenus.

Sciences médicales.

De la forme du crâne dans ses rapports avec la séméïologie.

La séméïologie est cette partie de la science médicale qui s'occupe des signes des maladies. J'ai donc à rechercher la signification morbide des formes différentes que le crâne peut présenter.

Des exostoses des os du crâne sont souvent symptomatiques de l'affection syphilitique. Et, dans ce cas, elles sont accompagnées de douleurs nocturnes.

Des polypes fibreux peuvent changer la forme du crâne. Mais l'étude de cette forme devient surtout utile dans l'aliénation mentale.

FACULTÉ DE MEDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILLE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL, Examinat.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ, Président.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique génér.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON.	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. AUG.-PYR. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER, Examinateur.
BERTIN.
BATIGNE.
BERTRAND, Examinateur.
DELMAS fils.
VAILHÉ.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.

MM. JAUMES.
POUJOL.
TRINQUIER.
LESCELLIÈRE-LAFOSSE.
FRANC.
JALLAGUIER.
BORIES.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.